

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									J		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XVII.

Derrière lui venaient les deux frères et Zirza la blonde, bien loin de supposer que ce voyageur si pressé était l'homme qu'ils cherchaient.

Six heures du matin sonnaient. Quelques boutiques de débitants de vins commençaient à s'ouvrir aux alentours de la gare, entre autres une sorte de buvette occupant le rez-de-chaussée d'une auberge de quatrième ordre.

— Entrons là... dit Victor ; madame Isabelle pourra s'y réchauffer et s'y reposer un peu.

On franchit le seuil de la buvette où un gros poêle, amplement bourré de houille, entretenait une température très élevée.

Zirza prit un bouillon, but un verre de vin de Bordeaux sucré, et se retira dans une chambre que le contremaître demanda pour elle.

— Présentement, à chacun son rôle... dit Victor à Richard.

— Commande, j'obéirai.

— Ce Paul Péliissier t'a donné rendez-vous rue du Port, au « Chapeau-Rouge, » à midi.

— Oui.

— Le gremlin doit être déjà à Troyes.

— C'est probable.

— Il ne faut pas qu'il puisse te voir avant l'heure indiquée, et cependant il est indispensable que tu sortes afin de savoir où

se trouvent la rue du Port, le « Chapeau-Rouge, » et prendre une connaissance exacte des lieux.

— C'est juste...

— Tu vas donc profiter de cette heure plus que matinale

où il n'y a pas un chat dehors, pour te rendre à l'établissement en question... Tu en graves dans ta mémoire le plan topographique de manière à pouvoir me renseigner très exactement, et tu reviendras m'attendre ici.

— T'attendre ? répéta Richard. Est-ce que tu sors ?

— Sans doute... Je veux trouver M. Paul.

— Comment feras-tu ? Il ne manque pas d'hôtels à Troyes qui est une grande ville... Iras-tu le demander de porte en porte ? Ça te prendra beaucoup de temps...

— Beaucoup trop... à moins d'un hasard, aussi me garderai-je bien d'agir de cette façon... M. Paul doit aller ce matin à la prison de Troyes, puisqu'il n'a fait le voyage que pour cela. Je n'aurai qu'à me mettre de planton en face de la geôle, et ça sera bien le diable si je ne le vois pas entrer ou sortir...

— Tiens, c'est une idée !



Ce dernier comprit aussitôt toute l'importance de la réponse qu'il allait faire.

— Et une bonne.

— Mais M. Paul ne pourra guère entrer dans la prison avant neuf ou dix heures, et je te donnerais bien un conseil.

— Parle...

— On ne sait ce qui peut arriver... Le gremlin qui faisait

de moi un volour est peut-être au « Chapeau-Rouge. » Qu'est-ce qui t'empêcherait de donner un coup de pied jusque-là... Aucun soupçon ne pourrait s'éveiller dans son esprit puisqu'il ne te connaît pas.

— Tu as raison... J'irai moi-même lever le plan du « Chapeau-Rouge. Attends-moi ici.

Et le contremaitre sortit de la buvette.

Troyes s'éveillait à peine. Les villes de province ne son point matinales, surtout en plein hiver, par des froids rigoureux Victor, cependant, trouva quelques boutiques ouvertes, ou plutôt entr'ouvertes, et put se renseigner. On lui indiqua le chemin qu'il devait suivre pour se rendre à la rue du Port.

C'était une voie de communication étroite et sombre dont une extrémité se greffait sur la rue des Jardins, et dont l'autre accédait au port. Le contremaitre chercha l'enseigne du « Chapeau-Rouge. »

Une large coiffure de forme Louis XIII, en bois peint en rouge oriard et faisant saillie au-dessus d'une porte basse, ne tarda guère à frapper ses yeux. Il ouvrit la porte et franchit le seuil.

Une foule de mariners, de débardeurs, de porte-faix, encombraient une salle enfumée, étroite et longue. Au fond de cette salle se trouvait un couloir donnant accès dans de petits cabinets dont les fenêtres, garnies de solides barreaux de fer, prenaient jour sur des jardins mal entretenus où la neige cachait des débris de toutes sortes.

Victor Béralle s'approcha du comptoir.

— Un verre de rhum, dit-il au patron ; j'attends quelqu'un.

— Voulez-vous attendre dans un cabinet ?

— Oui.

— Allez au fond et choisissez... ils sont tous libres. On va vous servir.

Victor traversa la foule, gagna le couloir dont nous avons signalé l'existence, et entra dans le premier cabinet qui s'offrit à lui.

Outre la fenêtre munie de barreaux dominant les jardins, cette petite pièce en avait une autre ouvrant sur la grande salle et garnie de rideaux jadis blancs, maintenant d'un gris sale.

Une grosse Champenoise vint apporter au contremaitre le verre de rhum qu'il avait commandé et se retira.

Le jeune homme alluma un cigare et laissa s'écouler un quart d'heure environ, pour donner une apparence de vérité au prétexte mis en avant par lui. Ensuite il quitta le cabinet, retourna au comptoir et dit à l'hôte, en lui payant sa consommation :

— La personne que j'attends n'arrive pas. Je suis pressé ce matin... Je reviendrai.

Et il sortit.

— Maintenant, pensa-t-il en se retrouvant dans la rue, il s'agit d'aller monter la garde à la porte de la prison de Troyes.

Un passant lui indiqua le chemin qu'il devait suivre pour s'y rendre.

Comme il traversait une petite place, il s'arrêta court, la bouche béante, les yeux agrandis par la surprise. Cette surprise était d'ailleurs fort naturelle.

De l'autre côté de la place il voyait Pascal Lantier, le père de Paul, entrer dans une maison meublée ayant pour enseigne ces mots : HOTEL DE L'AUBE.

— Le patron ici ! murmura-t-il en réfléchissant à cette rencontre imprévue ! qu'est-ce que ça signifie ?

Au bout d'un instant il ajouta :

— Mais, au fond, je ne sais pas pourquoi je m'étonne. Le patron étant en voyage pouvait avoir des affaires aussi bien à Troyes qu'ailleurs... C'est drôle tout de même cependant que nous nous trouvions tous, le même jour, dans la même ville, le père le fils et le contremaitre.

Après ce court monologue Victor se remit en marche. De la rue du Port à la prison de Troyes, il y a loin.

Il y avait loin surtout pour un étranger qui, sommairement guidé par des indications peu claires, s'égarait de temps en temps et devait revenir sur ses pas. Enfin il atteignit son but.

Au moment où il faisait halte en face de la geôle, la porte venait de se refermer derrière l'étudiant en droit.

— C'est là, se dit Victor, il s'agit de battre la semelle, car M. Paul ne doit pas être encore arrivé.

Nous savons qu'en cela il se trompait.

Suivons dans la prison le fils de Pascal que nous trouverons en pourparlers avec le guichetier qui venait de lui ouvrir.

— L'heure des visites n'est point encore sonnée, monsieur, lui disait ce guichetier.

— Je ne viens pas pour une visite.

— Peut-être alors venez-vous déposer quelque chose pour un détenu ?

— Pas davantage...

— Alors, que voulez-vous ?

— Tout simplement prier M. le greffier de la prison de vouloir bien me donner un renseignement.

— Vous tombez mal !

— Pourquoi ?

— C'est aujourd'hui dimanche et, sauf pour les levées d'écrou qui peuvent avoir lieu à huit heures du matin, le greffe est fermé le dimanche.

— Fermé ! s'écria Paul avec désappointement, voilà une malchance inouïe, car c'est sans retard que j'avais besoin d'être renseigné...

— M. le gardien-chef ne pourrait-il vous répondre ?

— Très probablement il le pourrait... Me serait-il possible de le voir ?

— Parfaitement, monsieur... On va vous conduire auprès de lui.

Le guichetier appela un employé de la prison et lui dit, désignant Paul Lantier :

— Menez monsieur au gardien-chef.

L'employé prit une des clefs suspendues à un râtelier "si hoc," ouvrit une lourde porte donnant dans l'intérieur de la geôle, et du geste invita le jeune homme à passer devant lui.

Paul entra dans une large galerie soutenue par des piliers massifs et éclairée par des fenêtres ogivales, l'ancien promenoir du cloître.

Après avoir fait dix ou quinze pas dans cette galerie l'employé, qui maintenant précédait le visiteur, s'arrêta devant une porte.

— Nous y sommes, dit-il.

Et il frappa. Une toute jeune fille vint ouvrir et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez, Guillaume ?

— Une visite pour le chef, mademoiselle.

— Mon père est là, monsieur, veuillez entrer.

L'étudiant franchit le seuil en saluant la jeune fille qui ferma la porte.

— Venez, monsieur... ajouta l'enfant.

Et elle introduisit Paul dans une chambre servant aussi de cabinet de travail, ou un homme d'une cinquantaine d'années, était assis devant un bureau.

— Père, c'est une visite...

Le gardien-chef, occupé à des écritures, leva la tête et, voyant un étranger, quitta son siège pour aller à sa rencontre.

La jeune fille se retira.

— C'est à moi que vous désirez parler, monsieur ? fit le chef en avançant une chaise.

— Oui, monsieur, en l'absence du greffier de la prison.

— Si je puis le remplacer, je suis tout à vos ordres.

— Vous le pouvez, je n'en doute pas, si vous êtes attaché depuis quelque temps à cette prison.

— J'y suis entré comme simple gardien, il y a vingt-deux ans, et j'ai vu passer devant moi bien des visages connus... De quoi s'agit-il ?

— D'un renseignement.

— Sur un détenu ?

— Oui, monsieur.

— Son nom ?

— Paul Pélissier.

Le gardien chef fronça les sourcils et fouilla sa mémoire.

— Paul Pélissier... répéta-t-il. Vous êtes sûr que c'est bien Paul Pélissier ?

— Parfaitement sûr, monsieur.

— Aucun de nos détenus ne s'appelle ainsi, et j'affirmerais volontiers que ce nom n'a jamais été inscrit sur les registres du greffe.

L'étudiant ne se laissa point abattre par ce commencement de déception et reprit :

— Je vais aider vos souvenirs... Le détenu dont je vous parle s'est évadé de cette prison.

— Il y a combien de temps ?

— Le 23 octobre de cette année... Savez-vous ce que je veux dire.

— Très bien... Vous précisez et la date est exacte. Nous avons eu en effet une évasion dans la nuit du 23 ou 24, et cette évasion s'est produite dans les conditions les plus singulières... On n'a jamais pu comprendre comment le détenu, un fin renard s'il en fut, avait pu sortir du chemin de ronde où il était parvenu à descendre à l'aide de ses draps, après avoir scié un barreau de sa fenêtre.

— Bref, l'évasion a bien eu lieu à la date que j'indique ?

— Sans doute, mais elle n'a point porté bonheur au pauvre diable d'évadé.

— Comment cela ?

— Il est mort...

— Mort ! s'écria le fils de Pascal.

— Oui, monsieur... on a retrouvé le lendemain, sur les bords de la Seine, en aval de Troyes, sa coiffure et différents autres objets qui lui avaient appartenu, ce qui prouve qu'il s'était noyé en essayant de passer la rivière.

— Ah ! par exemple, voilà qui est étrange !

— Pourquoi donc ?

— Parce que l'évadé du 23 octobre ne s'est nullement noyé le lendemain matin dans la Seine, à Troyes, puisqu'il est venu à Paris.

— Impossible !

— J'en ai la certitude... J'en ai même la preuve.

— La preuve ?

— Indiscutable.

— Soit... Je l'admettrai volontiers si ça vous fait plaisir mais de cette preuve il ne résulte pas que l'évadé du 23 octobre se nommait Paul Pélissier.

— Vous savez son vrai nom ?

— Comme je sais le mien, monsieur ! Le chenapan était un compatriote... Né à Troyes, ainsi que moi, et issu d'une famille très honorable. Je l'avais connu jeune homme... Un de ses oncles vient de mourir dernièrement à Viry-sur-Seine, laissant toute sa fortune à un sien cousin qui habite Paris... un riche entrepreneur... Cet oncle était un personnage... un député s'il vous plaît... M. Robert Vallerand.

— Robert Vallerand ! s'écria Paul. Quel nom venez-vous de prononcer monsieur ?

— Celui d'un homme aimé, estimé, regretté de tous, et qui a rendu son âme à Dieu le 25 octobre dernier... deux jours après l'évasion de son neveu.

L'étudiant était devenu pâle comme un mort.

— Quel était donc le nom de ce neveu ? balbutia-t-il d'une voix à peine distincte que l'émotion rendait tremblante.

Le gardien chef répondit :

— Le chenapan s'appelait Léopold Lantier.

Paul appuya la main sur son cœur défaillant. Une sueur froide mouillait la racine de ses cheveux. Il lui semblait que ses tempes allaient éclater.

— Léopold Lantier ! murmura l'étudiant au bout d'une ou deux secondes.

— Vous connaissez ce nom ? demanda le gardien chef surpris de l'émotion du jeune homme.

Ce dernier comprit aussitôt toute l'importance de la réponse qu'il allait faire.

Quel était ce Léopold Lantier dont il ignorait l'existence ? Ce cousin de son père dont on ne lui avait jamais parlé ?

Il entrevit un mystère de honte ; il domina son trouble, fit appel à toute l'énergie de sa volonté, et répliqua :

— Je connais ce nom, oui, monsieur... ou du moins je crois le connaître... Et vous dites que ce détenu était neveu de M. Robert Vallerand, le député mort dernièrement ?

— Oui, et cousin d'un M. Pascal Lantier, habitant Paris, et dont le père était originaire de Troyes.

— Ce Léopold faisait son temps de prison ici ?

— Non. Condamné à la réclusion perpétuelle il y a six-huit ou dix-neuf ans, et détenu à la maison centrale de Clairvaux, il avait été amené à Troyes comme témoin dans une affaire criminelle... Il en a profité pour prendre la clef des champs.

— J'ai cru comprendre que M. Vallerand était mort le lendemain de l'évasion de son neveu.

— Vous avez bien compris.

— Tout cela est étrange ! pensait l'étudiant.

Le gardien chef continua :

— Le nom de Paul Pélissier n'ayant été porté par aucun détenu, il faudrait en conclure que Léopold Lantier avait pris ce nom après sa fuite, mais c'est inadmissible, puisque nous avons la certitude que l'évadé a péri dans la Seine.

Le fils de Pascal ne voulait pas interroger plus longtemps.

— Je vous remercie, monsieur, des renseignements que vous avez bien voulu me donner... fit-il en quittant son siège.

— Je regrette, monsieur, qu'ils ne puissent vous être utiles.

Puis le gardien-chef reconduisit son visiteur jusqu'à la porte de la geôle, lui ouvrit cette porte et la referma derrière lui.

— Mon Dieu ! se dit Paul avec effroi, lorsqu'il fut hors de

la prison, que de révélation sinistre dans le nom que je viens d'entendre... Le... Lantier, l'assassin de Renée... Léopold Lantier complice du misérable entre les mains de qui j'ai retrouvé les Mémoires du comte de Terrys... Et mon père devait un million au comte... et brusquement il s'est acquitté... Quel abîme !... Ce serait monstrueux !

Sous le poids des angoisses effroyables qui l'obsédaient, l'étudiant marchait en chancelant comme un homme ivre. Il sentit tout à coup une main se poser sur son bras, tourna les yeux vers celui qui l'abordait ainsi dans une ville où personne ne devait le connaître, et poussa une sourde exclamation en reconnaissant Victor Béraillé.

— Vous ! vous ici, Victor ! fit-il ensuite avec épouvante. Et seul ! Renée ? où est Renée ?

— Rassurez-vous, monsieur Paul, répliqua vivement le contremaître. Mademoiselle Renée n'est point en péril. Je réponds de sa santé.

— Vous l'avez quittée, cependant.

— Sans la moindre inquiétude, car la personne qui me remplace à Nogent-sur-Seine, où on est obligé d'attendre le notaire jusqu'à demain matin, veillera sur elle aussi bien et même mieux que je ne pourrais le faire.

— Entre les mains de qui l'avez-vous donc laissée ?

— Entre les mains de sa mère.

Paul s'arrêta, suffoqué par l'étonnement.

— Sa mère ! répéta-t-il d'une voix à peine distincte. Renée a retrouvé sa mère ?

— Oui, monsieur Paul, et vous la connaissez...

— Je la connais, moi !

— Elle vous aime de toutes ses forces, et vous lui rendez bien sa tendresse.

— Qui ? mais qui donc ?

— Vous ne devinez pas ?

— Cent fois non !

— Cela saute aux yeux, cependant... C'est votre tante.

— Ma tante ? Marguerite Bertin... la mère de Renée ?

— Oui, monsieur Paul.

— Mais c'est à n'y pas croire.

— Rien n'est plus vrai, cependant. C'est toute une histoire que madame Isabelle sera heureuse de vous raconter tout à l'heure...

— Zirza est à Troyes ? demanda Paul avec une surprise nouvelle.

— Oui, et mon frère aussi.

L'étudiant prit sa tête dans ses deux mains.

Il ne comprenait plus et se demandait très sérieusement si sa raison ne démenageait pas.

— Que se passe-t-il donc ? murmura-t-il au bout d'une ou deux secondes.

— Il se passe des choses énormes !

— Lesquelles ?

— Dans quelques heures l'assassin de mademoiselle Renée, le meurtrier de madame Ursule, le voleur des "Mémoires" du comte de Terrys, Paul Pélissier, sera en notre pouvoir.

— Paul Pélissier... répéta le fils de Pascal avec effroi... Paul Pélissier en votre pouvoir ?

— Oui... répondit Victor. Venez, s'il vous plaît... tout en marchant, je vous expliquerai ce qui vous semble obscur.

Les deux jeunes gens prirent le chemin de la buvette où le contremaître avait laissé son frère.

Chemin faisant, Victor raconta sommairement ce que nos lecteurs savent déjà, y compris l'empoisonnement de Zirza à Port-Créteil, et les scènes de « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix, » à Nogent-sur-Seine.

L'étudiant, en écoutant ce récit, croyait de nouveau sentir la folie s'emparer de son cerveau.

Paul Pélissier était Léopold Lantier, il n'en pouvait douter ; Léopold Lantier, le cousin de son père !

— Son complice ! ajoutait-il en frissonnant.

Tout à coup, entraîné par une force irrésistible, il s'écria, en saisissant le bras du contremaître :

— Victor, je suis maudit !

— Vous, monsieur Paul ! répliqua l'honnête ouvrier en regardant avec stupeur l'étudiant dont le visage soudainement pâli prenait une expression effrayante. Vous ! vous !

— Oui, moi... Ah ! vous ne comprenez pas... vous ne pouvez comprendre... La lumière ne se fera que trop vite... Quand j'aurai vu Zirza je vous expliquerai tout.

On était arrivé à la buvette où Richard attendait son frère. Paul tendit la main au jeune homme.

— Madame Isabelle ? demanda Victor.

— Elle est descendue tout à l'heure causer avec moi, ne pouvant dormir. Elle vient de remonter dans sa chambre.

— Allons la trouver.

Mme Verdier, après avoir embrassé Paul avec effusion, fut frappée de la sombre expression de sa figure.

— Qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle. Pourquoi cette mine d'enterrement lorsqu'on vous apporte une bonne nouvelle ?

Paul eut un sourire navrant.

— Ou plutôt une demi-douzaine de bonnes nouvelles ! poursuivit la jeune femme. Jugez-en.

Et elle voulut entamer le récit déjà fait par Victor.

— Je sais tout, ma chère Zirza... interrompit Paul. Tout ce qui vous concerne et concerne Renée... Mais il est une chose que j'ignore et que je veux savoir.

— Dépend-il de moi de vous l'apprendre ?

— Peut-être... Quel est le père de Renée ? Avez-vous entendu prononcer son nom ?

— Oui, et, par une coïncidence étrange, il se trouve que le père de Renée est votre grand-oncle.

De pâle qu'il était, Paul devint livide.

— Robert Vallerand, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Oui, Robert Vallerand, mort au lendemain du jour où votre tante Marguerite devenait veuve...

L'étudiant avait courbé la tête.

Des soubresauts agitaient ses membres.

— Allons, je ne m'étais pas trompé... fit-il tout à coup d'une voix sourde. Tout s'enchaîne... Le doute cesse d'être possible ! l'évidence s'impose ! Ah ! je le disais bien tout à l'heure, je suis maudit !

Zirza s'approcha du jeune homme et lui prit les mains.

— Je me demande si je suis bien éveillée, ma parole d'honneur ! dit-elle ensuite. Que signifient ces paroles, cet air lugubre, ces regards désespérés ? Que se passe-t-il ?

— Ce qui se passe ? s'écria Paul dont le cerveau était en ébullition, il se passe que je vivais heureux, suivant le droit chemin, aimant le travail, prêt à sacrifier tout à l'honneur, entrevoyant l'avenir plein d'amour et de joie... et que tout cela s'écroule et va m'écraser...

— Vous écraser ! lorsque nous tenons l'assassin de madame

Ursule, que vous allez venger Renée et devenir son heureux mari ! C'est de la folie !

— Ah ! répliqua l'étudiant avec violence, plutôt à Dieu que la folie s'emparât de moi et me fit oublier la réalité ! Zirza, Renée est perdue pour moi et il ne me reste qu'à mourir !

— Mourir ! vous ! s'écrièrent à la fois les trois jeunes gens terrifiés.

— Oui, mourir...

— Et pourquoi ?

— C'est vrai, vous ne savez pas... poursuivit Paul que les sanglots étouffaient et dont les larmes jaillirent, vous ne savez pas ce qui se passe !

— Nous savons que Paul Péliissier sera bientôt dans nos mains.

— Paul Péliissier ! répéta le fils de Pascal ; il n'y a point de Paul Péliissier ! Le misérable qui se fait appeler ainsi se nomme en réalité Léopold Lantier !

— Léopold Lantier ! balbutièrent Zirza, Victor et Richard.

— Oui ! reprit Paul. Oui, Lantier... un nom honteux... Un nom maudit... le nom que je porte ! Léopold Lantier, le condamné à vie, l'évadé de la prison de Troyes, le voleur et l'assassin, est le complice de Pascal Lantier, mon père !

Un cri d'épouvante s'échappa des trois poitrines. Paul emporté par la colère et le désespoir, poursuivit :

— Oui, vous avez bien entendu, le complice de mon père ! ... Tous deux ont voulu tuer Renée et savez-vous pourquoi ? Parce que l'héritage de Robert Vallerand allait échapper à Pascal Lantier ! C'est infâme ! Ils ont tué madame Ursule pour lui voler la lettre écrite par Robert Vallerand au notaire de Paris... et avec cette lettre ils auraient retiré le pli cacheté. En échange de ce pli, le notaire de Nogent-sur-Seine les aurait mis en possession de la fortune de mon grand-oncle ! Tout le prouve ! tout les accuse, et non contents de cela, pour se soustraire au paiement d'un million ils accusaient de parricide mademoiselle de Terrys après avoir volé la preuve de son innocence... Mais c'est monstrueux ! Et c'est mon père, Pascal Lantier, qui, de complicité avec un gibier de maison centrale, a commis tous ces crimes ! Et vous voulez que je ne désespère point ! Et vous ne comprenez pas que je suis perdu ! Que Renée ne m'appartiendra jamais, et qu'il ne me reste qu'un moyen pour échapper à la honte, la mort !

— Paul, fit Zirza, vous exagérez !

— Vous savez bien que non...

— Rien ne prouve la justesse de vos accusations. Ce prétendu Péliissier, s'il est vraiment Léopold Lantier, peut avoir agi seul, sans la complicité de votre père.

— J'ai voulu me démontrer cela. J'ai essayé de douter... je n'ai pas pu... Le doute est impossible... l'évidence s'impose.

Victor pensait en ce moment, qu'il venait de rencontrer Pascal Lantier et de s'étonner de sa présence à Troyes.

Lui aussi ne doutait plus. Il entreprit néanmoins de consoler et d'encourager le fils du misérable.

— Pas de désespoir, monsieur Paul, lui dit-il ; soyez homme... soyez fort ! Vous devez voir ce Péliissier vrai ou faux... Si c'est un Lantier, nous ne le livrerons point aux tribunaux... Il y a une autre justice que celle des juges.

— Je le verrai... répondit l'étudiant d'une voix sourde.

Victor regarda sa montre. Elle marquait onze heures.

— Il est temps de partir... dit-il à son frère. Souviens-toi de ce que je vais t'expliquer.

— J'écoute et je me souviendrai.

Après avoir indiqué la situation de la rue du Port et de l'auberge du « Chapeau-Rouge », le contremaître poursuivit :

— Au « Chapeau-Rouge » il y a un couloir au fond de la salle, et dans ce couloir des « cabinets de société ». Si Paul Péliissier n'est pas là au moment de ton arrivée, tu entreras dans le premier cabinet, dont la fenêtre donne sur la salle, et tu t'y feras servir à déjeuner ; quand viendra ton homme, tu le verras entrer et tu lui feras signe de venir te rejoindre... S'il t'avait devancé, c'est là que tu le conduirais.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XX

LE BAL DES DEMOISELLES DE MAGASIN.

Ces fiançailles formaient les grands événements de la maison. Elles amenaient le sourire d'espérance sur le visage des pauvres filles étolées dans les langueurs des comptoirs.

Aussi dès qu'approchait l'époque du bal, les voyait-on toutes affairées, allant pour leur propre compte d'un comptoir à un autre, maniant les étoffes, les chiffonnant, s'interrogeant entre elles pour savoir laquelle s'irait le mieux au teint et à l'air du visage. Elles allaient pendant toute une nuit échapper à cette robe noir dans laquelle elle semblaient prisonnières, et, papillous diaprés, s'élançant de l'enveloppe de la chrysalide.

Elles cachaient des gravures de modes dans les coins, comparant, cherchant, inventant. Les couturières étaient sur les dents, et chiffonnaient toute la nuit. Enfin dans la chambre de chacune d'elles, s'étalait, la veille du bal, une toilette lilas, blanche, bleu ou rose.

On eut dit une brassée de fleurs sur les lits et les fauteuils. Et c'étaient dans toute la maison des bourdonnements joyeux, des ritournelles de valse murmurées comme des susurrements de cigales, des regards échangés, des mouvements d'épaules en arrière des acheteurs.

On s'intéressait bien à la vente, ce jour-là ! Avant tout il s'agissait d'être belles et de s'amuser follement, pour de longs mois. Durant quelques heures on oublierait les comptoirs, les étoffes, les manteaux, la langue mercantile. On parlerait, on vivrait pour soi.

Un grand nombre de ces jeunes filles appartenaient à des familles honorables dont leur salaire diminuait la gêne. Elle retrouveraient la vision et l'écho du passé dans ce bal.

Quand Mlle Gualbert entendit pour la première fois parler de ce bal, elle se demanda si elle y devait aller. Interrogée par une de ses compagnes, elle répondit d'une façon évasive, mais Milie se trouvant un moment après seule avec elle, lui dit d'une voix caressante :

— Venez au bal, Clotilde, venez-y. On vous jalouse déjà bien assez ici. Savez-vous qu'on vous accusera de nous dédaigner si vous n'y assistez pas. Je les connais ces fêtes, elles sont charmantes, et croyez-le, absolument convenables.

— Je consulterai mon père, répondit Clotilde.

Quand elle rentra sa mère lui annonça que toute la famille dînait chez Paulin. On y fêta sa nomination de chevalier de la légion d'honneur. Le docteur Chaumas, Bozan de Breuil étaient de la fête ainsi que le directeur du bureau de Paulin.

— Tu ne vas pas monter habillée de la sorte ? dit Mme Gualbert à sa fille. Mon beau-frère ne doit point rougir de nous devant son directeur : cela lui ferait tort.

Mme André avait tiré de sa garde-robe une toilette lilas, resto des splendeurs et des coquetteries de sa rapide existence de millionnaire. La joie de la revêtir et de retrouver l'ombre du passé à jamais évanoui mettait un reflet de gaieté sur son visage d'habitude si terne ; elle oubliait en ce moment ses rancunes et ses colères.

Clotilde obéit tranquillement, laissa choisir une robe par sa mère, plaça un nœud de rubans dans ses cheveux, et comme son père rentrait du bureau de l'architecte elle se jeta dans ses bras.

Un moment après toute la famille montait chez Paulin.

C'était toujours le même intérieur élégant et paisible, où l'on recevait le même accueil cordial. Quant à Amice l'ombro qui s'était étendue sur son cœur se reflétait maintenant sur son front pâle.

Les deux cousines s'embrassèrent avec effusion, et Clotilde demanda conseil à Amice.

— Va au bal, mignonne, lui répondit celui-ci ; Milie a raison. Tu semblerais dédaigner tes compagnes. On dit, du reste, grand bien de ces fêtes. D'ailleurs ton père peut t'y accompagner. M. Bernard adresse chaque année un certain nombre d'invitations à des membres de la presse, à des amis et à des curieux.

— Ce sera vraiment une corvée plus qu'une distraction. Au fond je ne connais personne dans cette maison, les vendeuses du même salon voilà tout. Et quels danseurs aurai-je !

— Le sort te ménage peut-être une surprise. J'ai une conviction, Clotilde, tu seras heureuse un jour parce que tu le mérites. Dieu ne laisse aucun effort sans récompense. Les sacrifices que tu accomplis à cette heure te sont comptés là-haut.

— Ah ! répliqua Clotilde en serrant la main de sa cousine, s'il en était ainsi, que devrais-tu donc attendre de l'avenir, toi qui brises ton cœur à deux mains plutôt que de contracter une union avec l'homme que tu aimes, pour cette raison qu'il ne croit pas.

— Ne t'y trompe point, répondit Amice en se rapprochant de Clotilde, je repousse il est vrai ma part de bonheur humain, mais je souffre tant de ce sacrifice, que j'en diminue le mérite de moitié. Je n'arrache pas de mon cœur meurtri la pensée de Valgras, elle y règne en souveraine. Ses fautes me coûtent des larmes ; je me désespère à chaque pas qu'il fait dans une voie funeste... Je le pleure à l'avance, car il roulera dans l'abîme qu'il a creusé ! Je n'oublie rien ! Je prie, je demande au Seigneur le courage, il me le donne, mais il me laisse le souvenir.

Dans la blessure ouverte demeure le poignard. Je vis dans l'angoisse à cause de cet homme que Dieu châtie d'une façon terrible. Et c'est parce que le sacrifice n'est pas absolu au fond de mon âme que le Seigneur ne me doit rien !

Le mouvement qui se fit dans le salon interrompit les deux causes ; M. Loisevin, directeur au ministère de l'instruction publique faisait son entrée. Il eut le bon goût de laisser de côté la hiérarchie administrative, et sa présence ajouta à la gaieté de cette réunion.

Mme Paulin était si complètement charmante, les jeunes

filles si jolies, que M. Loisevin parut charmé et promit de revenir. Le dîner, bien servi, fut donc d'une gaieté communicative. Clotilde, pendant qu'elle aidait à sa cousine à servir le café, tendit une tasse au docteur Chaumas, et lui parla du bal des « Deux-Mondes. »

— Ma chère enfant, dit-il à Clotilde, il faut absolument y assister. Mais il a des idées de génie, cet Athanase ! Je réclamerai de lui une invitation pour moi. Quel dommage que je sois si vieux. Je vous inviterais pour la première contredanse. Ce sera charmant une fête où l'on ne verra que de la jeunesse.

Ce qui attriste les fêtes du monde, c'est d'y voir des personnes oublier qu'elles ont perdu le charme et la grâce, et s'obstiner à tenter d'attirer à elles les hommages. André sera de mon avis ; quant à votre mère, faites-lui comprendre qu'il y va de votre intérêt.

Clotilde secoua la tête.

— Jamais elle n'admettra cela, docteur ; elle me conseille chaque jour de quitter le magasin. Depuis que toutes les toiles de mon frère s'y vendent rapidement, elle affirme que je n'ai plus besoin de travailler.

— Mais si vous n'étiez pas aux « Deux-Mondes » les tableaux de Landry.

Chaumas s'arrêta, et sans compléter le sens de sa phrase, il ajouta rapidement :

— Restez, il le faut, restez et allez au bal.

— M. Bozan de Breuil ne sait rien encore, reprit Clotilde, je reçois chaque semaine une lettre de Landry renfermant des nouvelles de plus en plus inquiétantes sur la santé de Mercédès. Mon frère affirme qu'elle est atteinte de la « malaria. »

— Alors elle est perdue !

— Sans retour ?

— Je le crains.

— Que devrait-elle faire pour guérir ? Je n'ai guère confiance dans les médecins d'Italie.

— Revenir en France au plus vite.

— Me promettez-vous de la soigner ?

— Oui, répondit Chaumas, de ce côté il reste une double cure à faire.

Clotilde rejoignit Amice ; les deux cousines firent un peu de musique, la conversation spirituelle, animée, grâce à la venue de Chaumas et à la finesse de Paulin, captiva complètement M. Loisevin. Bozan de Breuil retrouva des éclats de gaieté franche. Il avait la certitude de sortir à son honneur de l'abîme dans lequel on l'avait crû tombé.

Les nouvelles actions de la « Société Universelle » s'élevaient avec la même rapidité que la première émission. Il allait reprendre ses grands projets de percements d'isthmes, de creusement de canaux, de constructions de voies de chemin de fer. Cette vaste cervelle bouillonnait de nouveau comme un cratère. Ceux qui l'avaient crû perdu étaient les premiers à admirer cette intelligence organisatrice qui retrouvait la sève un moment épuisée.

De l'accès de désespoir qui s'était emparé de lui et l'avait mis aux portes de la mort, il ne restait rien qu'un remords profond, et le renouveau des sentiments religieux puisés dans cette crise terrible.

Il oubliait en ce moment l'ingratitude de Mercédès, l'abandon de Joséfa. Le sentiment des devoirs qui lui incombaient l'emportait sur tout le reste. Depuis que la fièvre des affaires le reprenait, il ne s'appartenait plus. Il lui arriva néanmoins de penser plus d'une fois que s'il avait eu entre ses mains les millions

de la dot de sa fille, depuis longtemps déjà il aurait trouvé une combinaison capable de les doubler.

Ce soir là, voyant Clotilde si belle et si résignée, il se sentit pris d'une grande pitié pour André Gualbert et s'approchant de son ancien camarade :

— J'ai cru bien faire en t'attirant dans le cercle brûlant de la Bourse, lui dit-il, je me suis trompé. Mais garde confiance ! Je te jure de t'aider à rétablir ta fortune, dès que j'aurai pour la seconde fois commencé la mienne. Au moins, ajouta-t-il avec un soupir, il te reste une consolation dans ton désastre... Tu as appris quel ange est ta fille, et moi...

Il n'acheva pas, et passa rapidement la main sur ses yeux.

Le souvenir de l'ingratitude de Mercédès lui mordait le cœur.

A la fin de la soirée Chaumas décida enfin Mme André à laisser Clotilde assister au bal des « Deux-Mondes. » Le docteur ayant affirmé qu'il y assisterait, Mélanie y trouva beaucoup moins d'inconvénients. Elle ne perdait pas d'une façon absolue l'espérance de voir le célèbre docteur lui demander un jour la main de sa fille.

Chaque marque d'attachement qu'il donnait à la famille lui paraissait une promesse de la future réalisation de son rêve. Aussi témoignait elle au docteur une déférence dont André et Clotilde s'étonnaient. Elle gardait son secret, et quelque fût la perspicacité de Chaumas, il ne se douta jamais des projets de Mélanie Gualbert.

Elle reutra donc enchantée de sa soirée, et tellement remplie de l'idée que le docteur allait simplement au bal afin d'y voir et d'y protéger sa fille, qu'elle épargna à celle-ci des difficultés sur lesquelles la pauvre enfant comptait trop.

Le lendemain Mélanie rouvrit des caisses remplies de robes de soirées désormais inutile, en choisit une que Clotilde avait portée une fois, et qui gardait toute sa fraîcheur. Une journée d'ouvrière devait suffire pour en changer les ornements.

Cette robe était d'un blanc très doux, garnie de cordons de roses mousseuses descendant de la taille pour s'épanouir en bouquet à l'extrémité de la traîne.

Clotilde décida que la traîne serait supprimée, et qu'elle changerait les roses pour des branches de glycyines bleues. Ce point important discuté, elle partit pour le magasin, et trouva Milie qui l'attendait assez inquiète de son retard.

Mme Barnabé, prise d'un bon zèle était arrivée avant l'heure, faisant l'appel des jeunes filles, et ne ménageant pas les remarques désobligeantes sur le compte de Clotilde, cette « princesse » qui se croyait dispensée d'observer les règlements.

Mais Clotilde rassura Milie, et ramena le sourire sur les lèvres de la jeune fille avec ce simple mot :

— Je choisissais ma toilette de bal.

Milie frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Ainsi, c'est décidé, vous viendrez ?

— Oui, ma petite Milie, et si au sujet de cette fête il vous manque quelque chose, n'ayez aucune crainte de me le dire ; ma mère a conservé bien plus de nos élégances d'autrefois que je ne le croyais.

— Oh ! moi ! dit Milie, je me ferai préparer ma toilette de morte.

— Que voulez-vous dire, méchante enfant ?

— Je ne veux pas qu'on me jette un drap sur la figure, voyez-vous, Clotilde ; ce sera ma dernière coquetterie, Dieu ne me la reprochera pas.. On me montra une robe de mousseline

blanche et un voile, comme les mariées. Je serai la fiancée de la mort que les anges viendront chercher... Ce sera tout blanc, tout virginal... Et c'est cette robe là que je mettrai au bal, à mon dernier bal, Clotilde...

— Taisez-vous ! s'écria Clotilde, taisez-vous ! mauvaise orature ! vous ne savez pas combien vous me faites mal. Le docteur Chaumas n'a-t-il point pris l'engagement de vous guérir ?

— Sans doute, mais à la condition que j'irais prendre la vie sous les orangers ou les palmiers d'Afrique.

— Les orangers d'Italie... répéta Clotilde rêveuse. Auriez-vous peur de soigner une jeune femme malade ?

— Non, répondit Milie.

— Si je vous demandais comme un service d'aller là-bas, sous les orangers d'Italie près d'une jeune femme qui se meurt de la « malarin, » iriez-vous ?

— Je regretterais de vous quitter, mais j'irais.

— C'est peut être une inspiration du ciel ! dit Clotilde, vous seriez sauvées l'une par l'autre. J'en parlerai au docteur Chaumas.

Le profil aigu de Mme Barnabé apparut, et les deux jeunes filles s'empresèrent de ranger les manteaux épars.

Il ne restait plus que huit jours avant le bal. Pendant ces huit jours, si la vente ne souffrit pas des distractions des jeunes filles, c'est qu'on était à une époque où la foule accourait avide de modes nouvelles. Enfin la date de la fête arriva.

Les magasins se fermèrent plus vite, le dîner fut plus court, et la population des « Deux Mondes » ne songea plus qu'à la joie. Dans les salons disposés pour le bal on voyait partout des fleurs.

Lustres, appliques répandaient une lumière vive et joyeuse. A travers les lourdes draperies des portières on apercevait la pièce réservée au souper, étincelante de cristaux et d'argenterie.

Les gelées blondes tremblaient dans des assiettes de Sèvres, les corbeilles remplies de fruits rares venaient de Saxe. Des glaces panachées de toutes les nuances, parfumées à tous les fruits, dressaient leurs ocelliques à côté des pyramides d'oranges glacées. Au-dessous des volailles, les chafroids de perdreaux, les galantines blanches, les jambons rosés tenaient leur place avec honneur, au milieu d'un baïsson de fleurs odorantes.

Puis dans des angles de la salle des bouteilles coiffées d'or ou d'argent, cerclées de roseaux ou garnies de paille, allongées en flûtes, enflées en outres, affectant les formes les plus diverses, trahissant des bouquets divers, se dressaient à côté de grands verres pour le vin, de coupes pour le champagne, de verres roses ou bleus pour les vins du Rhin ou de la Moselle. Tous les raffinements de la gourmandise s'entassaient, se mêlaient, s'opposaient et s'offraient au robuste appétit comme à la soif des danseurs.

Ils arrivaient dans les salons. Toutes ces jeunes filles, ces jeunes femmes semblaient jolies. Habillées à ravir, une franche gaieté sur le front, elles avaient résolu de bien employer ces heures de joie qui les arrachaient à la monotonie de leur existence. Beaucoup de bals, sans doute, étaient plus riches, pas un ne pouvait paraître plus élégant, plus pimpant et plus jeune.

Le regard se reposait charmé sur ces bataillons de créatures blondes ou brunes, alertes, à tailles de libellules, le sourire sur les lèvres, et la gaieté pétillant dans les yeux. Elles se cherchaient, se reconnaissaient, se saluaient du regard. Il régnait dans ce monde de jolies filles plus de cordialité que d'envie.

Peut-être les sentiments mesquins reprendraient-ils leur place le lendemain ; ce soir là il s'agissait de s'amuser franchement.

ment, sans arrière-pensée, et comme s'il comprenait la devise de cette nuit donnée au repos et au plaisir, l'orchestre caché derrière des massifs d'arbustes, jouait la vaise de Forbach « Tout à la joie ! »

Oui, vraiment, tout semblait à la joie.

Les jeunes commis en cravate blanche, gantés de frais, frisés, flairant bon, choisissaient à l'avance leurs danseuses. Les préférences s'ébauchaient. Quiconque eut ignoré dans quel milieu il se trouvait n'aurait certes pas deviné au premier regard qu'il était dans un bal de commis et de vendeuses d'un magasin de nouveautés.

Un sérieux sans exagération, une convenance parfaite. Peut-être plus tard le rire éclaterait-il un peu bruyant, et la danse perdrait-elle quelque chose de sa dignité compassée.

Les inspecteurs, graves, décorés pour la plupart, souriaient à cette belle jeunesse, errant au milieu des groupes. On attendait l'arrivée de M. Athanase Besnard pour ouvrir le bal. D'habitude il invitait une des jeunes filles, dansait avec elle, et le reste de la soirée il allait de l'un à l'autre causant avec abandon, satisfait de la joie d'autrui, jeune avec les jeunes, grave avec les graves.

On s'apercevait déjà de l'absence de Clotilde, et Mme Barnabé le faisait remarquer méchamment, quand celle-ci apparut au bras du docteur Chaumas.

Par une porte opposée entra le propriétaire des « Deux-Mondes » accompagné de trois de ses principaux employés.

Il reconnut du premier regard le docteur Chaumas et s'avança de son côté. Mais dans la brillante jeune fille transfigurée par la parure, il ne retrouva pas tout de suite la vendeuse au teint pâle, à la robe noire, qu'il avait rencontrée dans la galerie des tableaux, et dont la « Tête d'Étude » de Landry reproduisait les traits angéliques.

Cependant à mesure qu'il approchait les grands yeux bleus de Clotilde lui entraient davantage dans le cœur.

C'était elle ! C'était elle ! C'était bien elle, la courageuse fille, venue au secours de la famille ruinée, la sœur enthousiaste vivant heureuse dans son obscurité, en attendant l'heure du triomphe de son frère.

Athanase la salua avec un respect si profond qu'elle se sentit rougir.

Le jeune homme se remit avec peine de l'impression reçue ; il remercia le docteur Chaumas, tendit la main à M. Gualbert avec un geste empreint de déférence et de cordialité, écouta les éloges de ces messieurs sur l'ensemble du bal, puis il dit à Clotilde :

— Mademoiselle, vous avez assisté à des fêtes, vraiment dignes de vous ; je demande grâce pour celle-ci. Les pauvres filles qui y accoururent la trouveront superbe ! hélas ! elle ne sera pour vous que l'ombre du passé, et je vous resterai toujours reconnaissant d'avoir daigné y prendre part.

D'une voix presque timide, il pria Clotilde d'ouvrir le bal avec lui.

Depuis l'entrée du Maître, tous les regards se portaient sur Athanase. Les plus jolies briguaient l'honneur de danser avec lui. Dieu sait quels rêves pouvaient éclore dans ces jeunes têtes. Aussi attendaient-elles avec impatience qu'il fit comme d'habitude de le tour des salons, saluant d'un sourire cette belle jeunesse.

Mais Athanase, trompant l'espérance des demoiselles de magasin resta au milieu du groupe formé par Chaumas, André Gualbert, sa fille, la craintive Milie, et quelques invités, parmi

lesquels on citait bon nombre de journalistes chargés de rendre compte de cette fête de famille.

L'orchestre commença la première mesure d'un quadrille à la mode, et Athanase ayant à son bras Clotilde se plaça pour la contredanse.

Le choix du maître fut un événement. Quoi ! il donnait la préférence à cette nouvelle venue ! Était-elle plus jolie, mieux faite que ses compagnes ? Devait-elle les éclipser toutes ?

— Oui, et si la colère envieuse des rivales de Clotilde tenta de lui dénier le charme et la grâce qui lui valaient son triomphe, il fallut bien qu'elles s'avouassent au fond du cœur que pas une d'entre elles ne possédait une séduction aussi complète.

Du reste, ce premier moment de mauvaise humeur passé, chacun s'amusa pour son compte. Le plaisir grisa un peu ces jeunes cerveaux, et une demi-heure après on avait oublié ce premier quadrille. Athanase ne dansait plus. Il errait dans les salons dont il faisait les honneurs avec grâce, mais il revenait souvent du côté où Milie et Clotilde restaient entre André Gualbert et le docteur Chamass.

Ce fut celui-ci qui offrit le bras à Clotilde pour passer dans la salle du souper. Athanase les suivit. Il demanda et obtint une contredanse qui devait être la dernière, accompagna Clotilde dans le petit salon où se trouvait son manteau, la salua avec un respect auquel semblait se mêler un regret, puis à peine eut-elle disparu, qu'il quitta la salle de bal.

Qu'avait-il désormais à y faire, puisqu'elle était partie. Comprenant bien qu'il chercherait inutilement le sommeil, il prit un livre, l'abandonna pour se promener avec agitation, et ne se décida qu'au jour à chercher un peu de repos. Il tomba sur son lit, brisé, réellement malade, ne comprenait rien à ce qui se passait dans sa tête et dans son cœur.

Si, il le comprenait... En face de lui rayonnait encore sous la clarté calme de la veilleuse, la « Tête d'Étude » de Landry, et dans cette figure d'ange il reconnaissait les traits de Mlle Gualbert.

Vers midi, quand il se leva, il gardait des émotions de la veille une sorte d'étourdissement douloureux. Il ne reprenait pas encore possession de lui-même. Au milieu du vague dans lequel flottait sa pensée, il conservait seulement l'appréhension d'une douleur.

Elle ne tarda pas à renaître.

Les occupations de la matinée ne la lui enlevèrent pas ; et dans l'après-midi, comprenant l'inutilité de la lutte qu'il soutenait, il songea tout à coup qu'après les plaisirs de la nuit précédente, il était de son intérêt, presque de son devoir de jeter le regard du maître aux divers comptoirs de vente.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés vont bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er janvier dernier, et un ma de complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}. Editeurs,

Boîte 196, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Ste Thérèse Montréal,